

AIN

Les Ukrainiens du val de Saône sont un modèle d'intégration

Quarante réfugiés en provenance d'Ukraine ont été accueillis dans le val de Saône en février dernier. Aujourd'hui, les enfants poursuivent leur scolarité, les parents travaillent et s'intègrent peu à peu, loin des bombes et du conflit russo-ukrainien. Beaucoup envisagent une installation pérenne dans l'Hexagone.

« C'est un investissement personnel énorme mais le résultat est là. » Sept mois après l'arrivée de quinze familles ukrainiennes, soit quarante personnes, dans le val de Saône, Bruno Boidron tire un bilan positif.

Cet habitant de Saint-Didier-de-Formans, petite bourgade nichée dans le val de Saône, fondateur de l'association Enfance Ukraine 01, n'avait pas hésité, dès le 25 février, un jour après la déclaration de guerre de la Russie à l'Ukraine, à prendre le volant de son camion et à rallier l'Ukraine pour ramener en France des réfugiés en danger dans leur pays. Ce sont ensuite d'autres familles, au total quarante personnes, qui ont été « rapatriées » dans le val de Saône par Bruno Boidron, au cours d'un second aller-retour vers les confins de l'Europe.

Les réfugiés ont été accueillis dans des familles d'un village tout entier acquis à la solidarité. Une chaîne incroyable s'est mise en place pour que tous trouvent



Bruno Boidron, qui habite à Saint-Didier-de-Formans, a créé une association, Enfance Ukraine 01, et a contribué à rapatrier quinze familles en France en février dernier. Archive Progrès/Catherine AULAZ

la chaleur d'un foyer loin des bombes et du conflit qui embrasaient leur pays. Des vêtements ont été fournis, des cours de français ont été mis en place et un soutien psychologique a même été instauré malgré la barrière de la langue.

■ « Faire notre vie en France »

Aujourd'hui, « tous les enfants qui sont à l'école parlent français », s'enorgueillit Bruno Boidron ; la plupart des parents, essentiellement des femmes, travaillent. Sept mois après leur arrivée, les

réfugiés ukrainiens ont quitté leurs familles d'accueil et ont trouvé des logements sociaux, dans différentes communes du secteur (Saint-Bernard, Trévoux, Saint-Didier bien sûr ou Sainte-Euphémie). Si une famille envisage de rester, beaucoup « me confient leur envie de faire leur vie en France », souffle Bruno Boidron, le « bienfaiteur » de ces réfugiés. Des démarches sont entreprises et les Ukrainiens s'intègrent peu à peu dans leur pays d'accueil.

Si les nouveaux habitants du val de Saône ont été épargnés par les décès, malgré les

départs successifs de pères, de frères ou de proches au front, une famille de Zaporijsja, un des lieux emblématiques du conflit, a appris que sa maison avait été rasée.

Loisir de ce bruit terrible venu de leur terre natale, les Ukrainiens de Saint-Didier-de-Formans voient leur avenir dans l'Hexagone. Pour exemple, Vitalik, un ado que Bruno Boidron suit depuis longtemps, a intégré une MFR (Maison familiale rurale), deux autres ados sont scolarisés à Villefranche-sur-Saône.

Quant au fondateur d'Enfance Ukraine 01, il attend la « livraison » d'un véhicule ambulance des pompiers, promis par le Service départemental d'incendie et de secours, pour repartir en Ukraine avec du matériel pour ceux restés là-bas. Comme un bis repetita d'une belle histoire d'hommes et de fraternité.

François LE STIR

Chez Lionel Baverel, de famille d'accueil à famille tout court

Plus de six mois se sont écoulés depuis que l'Oyonnaxien Lionel Baverel, imprimeur à Genève, a décidé de partager sa « maison vide » avec des réfugiés ukrainiens. « C'était l'occasion de me rendre utile », se souvient ce célibataire, père d'une fille de 17 ans partie du nid pour ses études.

En mars, il pense avoir été parmi les « premiers en France à s'inscrire sur le site du Gouvernement », alors en quête de familles d'accueil pour les réfugiés ukrainiens dont l'exode débute. De là, tout est allé « très, très vite ».

■ « La maison était pour elles »

Une semaine plus tard, deux Ukrainiennes, Angelika et Tania, et un enfant de 9 ans, posaient leurs valises chez lui. « Je n'étais pas prêt ! » Le logement non plus. « Il a fallu trouver un lit, faire les démarches administratives, l'inscription à l'école, les courses... Elles ont pris leurs marques. J'étais au travail, la maison était pour elles. » À ce mo-

ment-là, l'Oyonnaxien n'est pas encore entré en contact avec l'association Dnipro-Oyo, qui continue aujourd'hui à œuvrer en faveur des déracinés de l'Ukraine.

Une panne de chaudière va, grâce à l'aide du réparateur, offrir une opportunité professionnelle aux deux jeunes femmes. Ces dernières décrochent un emploi chez Grosfillex. Ce travail sera éphémère pour Angelika, qui démissionne. La jeune femme n'a pas l'intention de s'éterniser en France. « Elle ne s'est pas faite à la vie ici, avec un enfant. Et sa maman est décédée. Le 11 juillet, ils sont repartis. Entre nous, le contact humain n'est pas passé. Peut-être parce que j'ai toujours voulu maintenir une distance. »

■ Pas fait pour durer

Tania, elle, est toujours là. « Ça se passe merveilleusement bien », apprécie Lionel Baverel. « Elle fait partie de la famille. » Son autorisation de séjour a été prolongée de six mois ; elle ga-



Lionel Baverel a accueilli chez lui, à Oyonnax, Angelika et son fils, ainsi que Tania, Ukrainiennes réfugiées. Photo DR

gne bien sa vie et peut ainsi aider ses proches au pays. L'Oyonnaxien sait cependant que la situation n'a pas vocation à s'éterniser. « Ça va s'arrêter aussi vite que ça a commencé. »

Antoine DELSART

EN CHIFFRES

■ 1030

C'est le nombre de ressortissants ukrainiens accueillis depuis le début de la guerre dans le département de l'Ain, selon la préfecture.

■ 645

Le nombre d'autorisations provisoires de séjour qui ont été délivrées.

■ 385

Le nombre de mineurs qui ont également été accueillis dans le département, où ils sont aujourd'hui, en grande majorité, scolarisés.